

Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat

Marquis de

CONDORCET

OEUVRES

Nouvelle impression en facsimilé

de l'édition Paris 1847-1849

Tome II

Stuttgart-Bad Cannstatt 1968

Friedrich Frommann Verlag (Günther Holzboog)

Stuttgart-Bad Cannstatt 1968

© Friedrich Frommann Verlag (Günther Holzboog)

ŒUVRES
DE
CONDORCET

publiées par

A. CONDORCET O'CONNOR,

Lieutenant - General

ET M. F. ARAGO,

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.
—
1847.

ÉLOGES.

—

TOME I.

AVERTISSEMENT.

Dans tous les siècles on a vu des princes aimer les sciences, les cultiver même, attirer les savants dans leurs palais, et récompenser par leurs bienfaits, par leur amitié, des hommes qui leur offraient une ressource sûre et constante contre l'ennui, espèce de malheur qui semble particulièrement attaché au pouvoir suprême.

Mais ce n'est que dans le dernier siècle qu'on a senti qu'il était de l'intérêt du gouvernement d'accorder aux sciences mêmes une protection constante, parce que la gloire attachée à leurs travaux rejaillit sur l'empire où elles sont honorées, et lui donne une grandeur d'opinion plus flatteuse, et souvent aussi utile que la puissance réelle.

L'Europe a reçu de la France le premier exemple de cette protection éclairée. Excité par l'amour du bien public, et plus encore peut-être

par son zèle pour Louis XIV, Colbert cherchait à porter les arts à un degré de perfection qui, en assurant à son pays une nouvelle supériorité sur tous les autres, pût procurer à son maître de nouveaux plaisirs. Ce grand ministre savait combien le progrès des arts mécaniques et chimiques est lié à celui des sciences, sans lesquelles les arts, toujours livrés aux préjugés d'une routine aveugle, languissent dans un cercle étroit, et n'osent essayer de produire des choses nouvelles. Colbert étendit donc sa protection sur les sciences, et crut que rien ne contribuerait plus à leurs progrès que l'établissement d'une Académie.

Un corps composé de savants dans tous les genres, réunit des connaissances qui ne peuvent appartenir à un seul homme, et répand sur chaque branche des sciences, les lumières qu'elle peut recevoir de toutes les autres. On présente sans cesse au gouvernement des projets, toujours annoncés avec confiance, comme devant singulièrement étendre ou perfectionner les arts les plus utiles. Il serait également dangereux d'adopter ces projets sans examen, ou de renoncer légèrement aux avantages qu'ils promettent. On a donc be-

soin d'une société d'hommes instruits, qui, jugeant sans prévention et loin de tout intérêt particulier, éclaire le gouvernement sur les moyens qu'on lui propose, et lui montre quel est précisément le degré d'utilité de ceux qu'il faut adopter, et jusqu'à quel point on en peut espérer le succès. Enfin, il n'y a qu'une compagnie savante qui puisse exécuter ces grands travaux, dont les détails et les dépenses sont au-dessus des forces d'un homme et de la fortune des particuliers.

C'est pour remplir tous ces objets d'utilité publique, qu'en 1666, Colbert rassembla Carcavi, Huyghens, Roberval, Frénicle, Auzout, Picard et Buhot, mathématiciens; Cureau de la Chambre, de l'Académie française, et Perrault, physiciens; Duclos et Bourdelin, chimistes; Pecquet et Gayant, anatomistes; et Marchand, botaniste. Il marqua les jours de leurs assemblées, sans les soumettre à aucun autre règlement. Duhamel, qui faisait les fonctions de secrétaire, fut chargé de tenir registre de tout ce qui s'y passerait, et d'écrire l'histoire des travaux des académiciens. Il l'écrivit d'abord en latin, et elle fut alors publiée à part : Fontenelle l'a refondue et

imprimée depuis, avec dix volumes de mémoires.

La protection de Colbert, et les voyages qu'il ordonna pour le perfectionnement de l'astronomie et de la géographie, soutinrent l'Académie jusqu'à la mort de ce ministre en 1685. Huyghens et Roëmer avaient quitté la France dès 1681 : l'abbé Picard n'était plus ; et quoique Cassini pût tenir lieu des deux derniers ; quoique ses plus grands travaux appartenissent au temps de l'ancienne Académie, cette société parut languir jusqu'en 1699, que l'abbé Bignon fit agréer au ministre un règlement (1) qui donnait à l'Académie une forme nouvelle. C'est sous cette forme qu'elle a subsisté jusqu'ici, avec quelques légers changements demandés par le corps, et ayant pour but d'y établir plus d'égalité, plus de liberté. Le duc d'Orléans, régent du royaume, avait projeté un changement d'une autre espèce : il voulait donner à l'Académie un président perpétuel. Ce prince, à qui son génie, son expérience et l'étendue de ses connaissances

(1) Faire sentir le ridicule du règlement donné par cet abbé Bignon, pédant sans esprit, qui aurait détruit, s'il avait pu, tout ce que Colbert avait fait de grand pour les sciences.

avaient appris à bien juger les hommes et les talents, jeta les jeux sur Fontenelle; et jamais peut-être personne ne fut plus digne d'une telle place. On sait avec combien de clarté, et même d'agrément, il parlait la langue des sciences les plus abstraites; il connaissait et leur utilité directe, et cette autre utilité cachée aux yeux du vulgaire, qui consiste à produire dans les opinions une révolution insensible. Embrassant d'un même coup d'œil l'économie de toutes les sciences, leurs liaisons et leur influence réciproque, il savait également admirer le génie qui crée, et estimer les talents inférieurs, qui, destinés à éclaircir les détails des sciences, sont peut-être aussi nécessaires à leurs progrès que le génie même. Ami de l'ordre, comme d'un moyen pour conserver la paix; aimant la paix, comme son premier besoin; ne pouvant exciter la jalousie dans une compagnie où la réputation acquise par les sciences a le premier rang; chérissant trop son repos pour abuser de l'autorité; convaincu que la liberté est de tous les encouragements le plus utile aux sciences; également incapable enfin d'être égaré, soit par l'amitié, soit par la haine, il convenait à cette place par son

caractère, encore plus que par son esprit. Cependant, lorsque M. le régent lui parla de ce projet : « Monseigneur, répondit-il, ne m'ôtez « pas la douceur de vivre avec mes égaux. »

Cette réponse noble et touchante est bien digne d'un philosophe, qui ; dans une si longue vie, a montré constamment un esprit sage et une âme élevée (1). Newton a été président de la société royale, dans un temps, il est vrai, où elle n'était composée que de ses disciples. Leibnitz a accepté le titre de chef perpétuel de l'Académie de Berlin, qu'il avait fondée. Nous avons vu un sage plus généreux, refuser cette même place, et dédaigner dans les sociétés littéraires toute autre supériorité que celle de son génie.

Par le règlement de 1699, le secrétaire doit faire les éloges des académiciens morts. M. de Fontenelle les a faits jusqu'en 1740. Ce recueil est un des livres qu'on relit le plus ; et on ne le relit jamais sans y découvrir de nouveaux charmes, et sans admirer ce talent si rare d'être clair dans les choses les plus difficiles ; de dire

(1) On n'a à lui reprocher que de mauvais vers sur la révocation de l'édit de Nantes, et les louanges qu'il prodigua à l'abbé Bignon.

les plus communes avec finesse, et les plus fines avec cette simplicité qui les rend plus piquantes. Les savants, morts avant 1699, n'ont point eu d'éloges, et cet ouvrage manquait à l'histoire des sciences. J'ai essayé d'y suppléer; mais au bout d'un si long espace de temps, il m'a souvent été impossible de rien découvrir sur leur vie privée. Alors j'ai été obligé de borner leur histoire à une courte notice de ce qu'ils ont fait dans les sciences. Je dis leur histoire plutôt que leur éloge; car on ne doit aux morts que ce qui peut être utile aux vivants, la vérité et la justice. Cependant, lorsqu'il reste encore des amis et des enfants que la vérité peut affliger, les égards deviennent un devoir; mais au bout d'un siècle, la vanité peut seule être blessée de la justice rendue aux morts.

Les détails de l'histoire des sciences sont toujours utiles: outre l'avantage de faire mieux connaître la marche de l'esprit humain, ils ont celui d'inspirer l'amour de la gloire, et de guérir de la présomption, en montrant, dans un même tableau, la grandeur et les fautes des hommes de génie: enfin, ils encouragent le mérite peu brillant, mais utile, qui ne peut prétendre à l'é-

clat de ces noms que toutes les voix répètent, et ils lui promettent une petite place dans la mémoire des hommes. Combien d'ouvrages, même estimables, ne devons-nous pas à ces savants laborieux et modestes, à qui la nature bienfaisante n'a donné qu'un besoin de célébrité égal à leurs talents!

On ne trouvera point ici l'éloge de tous les membres de l'ancienne Académie. Plusieurs ne sont connus que pour avoir eu part aux travaux communs sur l'histoire des animaux et des plantes, et sur la détermination des éléments nécessaires à l'astronomie et à la géographie; et l'histoire de ces travaux a été écrite par Fontenelle. Lui-même n'a point donné l'éloge de tous les académiciens morts après 1699; et parmi ceux qui ont été oubliés, on remarque le duc d'Escalone, le fameux Law, et le Père Gouye, seul jésuite qui ait été de l'Académie des sciences.

Je ferai imprimer, à la fin de cet ouvrage, une liste alphabétique de tous les anciens membres de l'Académie, avec une note de ce que chacun d'eux a fait de plus digne d'être connu.

ÉLOGES

DES

ACADÉMICIENS

DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

MORTS DEPUIS L'AN 1666 JUSQU'EN 1699.

ÉLOGE DE LA CHAMBRE (1).

MARIN CUREAU DE LA CHAMBRE, médecin ordinaire du roi, naquit au Mans vers 1613. Le chancelier Séguier se l'attacha, moins pour son habileté dans la médecine, que pour l'étendue et la variété de ses connaissances. La confiance de ce ministre fournissait à la Chambre le moyen d'être utile aux gens de lettres, et il en saisissait avidement toutes les occasions. Il était bien éloigné de dédaigner les sciences après avoir fait fortune par elles : espèce d'ingratitude qui n'est malheureusement que trop commune.

(1) CONDORCET avait mis, en marge de cette première partie des Éloges, quelques indications des corrections ou des développements qu'il avait le projet d'y faire. Nous les avons précieusement conservées : elles donnent une idée de sa manière de travailler, et sa simplicité, sa candeur, son amour pour la vérité s'y montrent à chaque mot. (*Note des premiers éditeurs.*)

Le cardinal de Richelieu lui donna une place dans l'Académie française, lors de son établissement en 1635, et le chargea, en 1640, de répondre au livre de Hersant, en faveur des prétentions de la cour de Rome. Ce livre fut regardé en France comme séditieux, et l'on ordonna des recherches contre l'auteur, qui chercha un asile auprès de ceux dont il avait défendu la cause; mais à Rome même il fut poursuivi par l'inquisition, comme janséniste, et excommunié pour n'avoir point comparu. Des hommes, accoutumés à regarder comme un devoir le zèle qu'on montre pour leurs intérêts, se croient aisément dispensés de toute reconnaissance. Le choix que le cardinal fit de Cureau, pour répondre au livre de Hersant, prouve que cet académicien avait étudié des sciences bien éloignées de la physique. Il intitula son livre *Philalethes*, ami de la vérité; comme si dans de pareilles matières il y avait d'autre vérité à chercher que le plus grand bien des nations!

Ses ouvrages de physique, dont on trouve la liste dans l'Histoire de l'Académie française, sont absolument oubliés, comme tous ceux qui ne contiennent ni faits nouveaux ni découvertes, et qui, ne représentant la nature qu'à travers les opinions du moment, périssent avec elles. Du moins ceux de Cureau sont-ils écrits en français, et d'un style moins inintelligible que celui des écoles; ce qui était alors un mérite pour des livres de science. Mais aussi on y rencontre des traits de ce bel esprit bourgeois et pédantesque, qui infectait alors tous nos livres de prose, hors ceux de Descartes et de

Pascal, et qui marqua en France le passage de la barbarie au bon goût. On trouve, par exemple, dans la liste de ces ouvrages, une dissertation intitulée *Nouvelles conjectures sur les causes de la lumière, du débordement du Nil, et de l'amour d'inclination*. Au reste, un tel titre est moins ridicule que ces thèses sur l'amour, que le cardinal de Richelieu fit soutenir dans son palais, avec l'appareil et la forme des thèses de Sorbonne.

La Chambre avait entrepris un grand ouvrage : *l'Art de connaître les hommes*. L'histoire naturelle de l'homme et celle de ses mœurs, la morale et la métaphysique, tout entraît dans son plan. On en a imprimé quelques parties, et entre autres l'ouvrage intitulé *le Système de l'âme*.

L'auteur y parle de l'*extension* de l'âme, de ses *parties*, de sa *grandeur*, de sa *figure*. Son extension est *réelle*, dit-il, comme celle des corps, et elle n'en diffère que parce qu'elle n'est pas impénétrable. Il croirait presque blasphémer, s'il ne lui supposait pas cette extension ; car alors elle serait *sans limites*, et *immense comme Dieu*. L'âme de l'homme est plus grande que celle de l'*éléphant*, de la *baleine*, et des plus *grands arbres*. Si elle est indivisible, ce n'est pas qu'elle soit *simple*, c'est que, comme les atomes, elle résiste à la *division*.

Ces étranges assertions (1) se trouvent dans un livre dédié à Louis XIV ; et non-seulement l'auteur ne fut point persécuté, mais il n'en eut pas moins la

(1) Expliquer pourquoi ces assertions ne parurent point impies.

réputation d'un philosophe religieux (voyez Moreri et l'Histoire de l'Académie). On pardonna donc à la Chambre ses opinions en faveur de sa piété, ou peut-être dut-il au peu de succès de son ouvrage le bonheur d'échapper à l'envie. Elle avait pour lors de plus grands objets, Pascal et la mémoire récente de Descartes.

La Chambre promettait encore un commentaire sur Hippocrate, et une traduction de la physique d'Aristote; mais il n'a laissé qu'un discours préliminaire, et le premier des huit livres de la physique. C'est, de tous ses ouvrages, le seul qui eût pu garantir son nom de l'oubli.

Pendant il était très-fécond sur toutes sortes de sujets, et l'on a de lui jusqu'à un ouvrage sur la chiromancie, art frivole et dangereux, auquel le siècle dernier, tout éclairé qu'il était, attachait encore de l'importance, et dont aujourd'hui on ne daignerait pas même réfuter les chimères.

Il mourut le 29 novembre 1675, laissant deux enfants, l'un médecin du roi, l'autre curé de Saint-Barthélemy et membre de l'Académie française. Ce bon curé, qui n'avait que deux passions, la littérature et les arts, vendit, en 1693, jusqu'à son cabinet et sa bibliothèque, pour soulager ses paroissiens dans une contagion causée par la disette, et il mourut en leur prodiguant ses soins et ses secours.

(1) Voir sur *la Chambre* les OEuvres de Bordeu.

ÉLOGE DE ROBERVAL (1).

GILLES PERSONNE naquit, en 1602, au village de Roberval, diocèse de Beauvais, et il a porté dans la suite le nom du lieu de sa naissance. Après s'être trouvé avec Descartes au siège de la Rochelle (siège qui, par la hardiesse et la nouveauté des moyens que Richelieu employa pour réduire cette place, offrait un spectacle digne de la curiosité des mathématiciens), Roberval vint à Paris en 1629, et fit connaissance avec le père Mersenne.

Nous ne parlerons point de ses travaux sur la physique (2). Quoique né avec du génie, il ne pouvait avoir de succès dans ce genre de recherches. Pour y réussir alors, il ne suffisait pas de savoir appliquer le calcul à des principes démontrés, il fallait créer les principes mêmes; ce qui exige non-seulement le talent de la géométrie, mais des qualités plus rares encore, et que Roberval était bien loin de posséder. Cependant on a de lui un ouvrage de physique systématique, intitulé *Aristarque de Samos*, que quelques érudits, trompés par le titre, crurent

(1) Sur ses expériences et sa querelle avec Torricelli, voir la Vie de *Toricelli*, par l'abbé *Fabrini*; et sur ses démêlés avec Descartes, voir la Vie de *Descartes*, par *Baillet*.

(2) Roberval ayant fait exécuter une machine, elle ne produisit pas l'effet qu'il en attendait: étonné de son erreur, il regardait la machine avec colère: *Voyez*, dit Mariotte, *M. de Roberval, qui dit des injures à la nature, parce qu'elle ne veut pas s'accorder avec les lois de sa géométrie.*

de ce philosophe grec. Dans cet ouvrage, Roberval attribue à toutes les particules de la matière une attraction réciproque.

Cette idée sublime d'une gravitation universelle s'était donc présentée aux physiciens dans un temps antérieur à Newton; plusieurs astronomes avaient même senti qu'en supposant une force qui attirerait les planètes vers un centre, et en la combinant avec une autre qui serait dans la direction de la tangente de leurs orbites, on pourrait expliquer leur mouvement; mais il restait à savoir ce que ces forces devaient être, pour s'accorder avec les phénomènes dont Kepler avait deviné les lois. Ainsi Kepler avait trouvé, par l'observation, que les aires sont proportionnelles aux temps; et Newton a prouvé que cette loi s'observe toutes les fois qu'un corps, lancé dans le vide avec une vitesse donnée, est attiré à chaque instant par un centre fixe. Kepler avait observé que l'orbite des planètes est une ellipse; et Newton a prouvé qu'alors la force, dirigée vers le foyer, est en raison inverse du carré des distances. Enfin, Newton a démontré que les différentes planètes décrivent leurs orbites avec des forces telles, qu'à des distances égales du soleil, la force attractive de cet astre serait la même pour toutes les planètes, quelque différence qu'il y ait entre leurs masses; et il en a conclu que la force d'attraction est, comme celle d'inertie, proportionnelle à la masse.

C'est uniquement à ces déterminations exactes et démontrées que Newton a dû sa gloire; mais de simples vues, quelque grandes, quelque heureuses

qu'elles soient, ne peuvent, ni être mises sur la même ligne qu'une découverte précise et bien prononcée, ni diminuer le mérite de celle dont elles ont été le germe.

Roberval s'était fait une méthode géométrique pour déterminer les aires, les surfaces et les solides, et il l'avait employée avec succès pour résoudre plusieurs problèmes proposés par Fermat, bien avant que Cavalleri eût trouvé la méthode des indivisibles. Mais comme le géomètre français se plaisait à cacher ses méthodes, pour étonner davantage par des solutions de problèmes particuliers, inaccessibles aux méthodes connues, il eut le désagrément de voir paraître la méthode de Cavalleri avant d'avoir donné la sienne. On est souvent la dupe de ces petits stratagèmes qu'inspire l'amour de la réputation, qui n'est pas toujours l'amour de la gloire. Jamais celui-ci n'est contraire ni à l'intérêt général, ni au progrès des lumières.

La méthode de Roberval pour les tangentes, quoique fort ingénieuse, est très-inférieure à celles de Descartes et de Fermat. Elle considère chaque courbe comme étant décrite par un mouvement composé, et la position de la tangente dépend de la direction de ce mouvement à chaque point, et par conséquent du rapport qu'ont les deux mouvements qui le composent. On a voulu trouver dans cette méthode l'origine de celle des fluxions; mais le mérite de Newton n'est pas d'avoir employé la considération du mouvement pour faire entendre sa méthode; c'est d'avoir donné des formules pour exprimer les fluxions,

quelle que fût l'équation entre les lignes fluentes.

Roberval était ami de Fermat. Lorsque Descartes eut écrit au père Mersenne que la méthode *de maximis*, employée par Fermat pour trouver les tangentes, était insuffisante et même fautive, Roberval en prit la défense; et, dans un écrit donné sous le nom des amis de Fermat, il osa dire que lorsque Descartes entendrait mieux cette méthode, il rendrait plus de justice à l'auteur. Cette réponse devait irriter Descartes, qui avait en effet montré plus d'envie de critiquer Fermat que de l'entendre. Quelque temps après, Roberval annonça qu'il avait carré les cycloïdes, et donna ses résultats. Descartes, qui les vit dans une lettre de Mersenne, en trouva la démonstration d'une manière fort simple, par la méthode des anciens; et il écrivit à Mersenne qu'il était étonné que Roberval fit *tant de cas* d'une solution facile pour *les plus médiocres géomètres*. Roberval prétendit que si Descartes n'eût pas connu son résultat, il eût trouvé la solution moins facile; et quand on la lit dans les lettres de Descartes, on ne peut s'empêcher de croire que Roberval avait raison.

Vers le même temps, Mersenne envoya à Descartes le problème de la tangente des roulettes, que les géomètres de Paris n'avaient pu résoudre. Descartes donna de ces problèmes une solution d'une simplicité et d'une élégance admirables, et toujours en employant la méthode des anciens, précisément parce qu'elle était plus familière à ses adversaires qu'à lui. Il ajoutait encore qu'il n'attachait aucune valeur à cette solution, et qu'il ne l'avait cherchée que pour

montrer combien on avait tort de faire *tant de bruit* pour des choses *si faciles*.

Ce ton de supériorité blessa d'autant plus Roberval, qu'il ne put jamais résoudre ce problème des tangentes, et qu'il eut le malheur d'en proposer successivement cinq ou six solutions, arrangées d'après celles de Descartes ou de Fermat, mais trop défectueuses ou trop maladroitement déguisées. Dès lors il fut l'ennemi déclaré de Descartes, et fit contre sa géométrie des objections telles, qu'on ne peut croire qu'un si habile géomètre les ait proposées de bonne foi. Ces objections ne portaient que sur quelques conséquences particulières de la méthode; et quand leur auteur aurait eu raison sur tous les points, il aurait été encore inexcusable de chercher à déprimer un ouvrage qui devait faire une révolution dans l'analyse, comme le Discours sur la méthode en avait fait une dans la philosophie.

Roberval eut ensuite quelque avantage dans la recherche des centres de percussion. Descartes et lui donnaient leurs méthodes comme générales, et aucune des deux ne l'était absolument; mais celle de Roberval s'étendait à des cas qui échappaient à celle de Descartes, et Roberval, en le surpassant, lui prouva qu'il méritait aussi d'être compté parmi les géomètres.

Il y a une classe de lignes courbes qu'on connaît encore sous le nom de lignes Robervalliennes; et c'est Torricelli qui leur a donné ce nom, quoiqu'il eût à se plaindre de Roberval. Ces lignes sont formées par la rencontre des parallèles à l'axe d'une courbe me-

née par chacun de ses points, avec des parallèles menées aux tangentes des mêmes points, et passant par un point fixe pris sur l'axe; ces courbes fournissent un moyen très-ingénieux de carrer les paraboles, et de trouver des espaces finis, égaux en grandeur à des espaces infinis. Ce moyen est si simple, qu'il suffit de jeter les yeux sur la construction de ces courbes pour en voir sur-le-champ l'usage et l'application.

Roberval résolut encore différents problèmes sur la cycloïde; et quoique ses méthodes soient inférieures à celles de Pascal et de Wallis, elles ne laissent pas d'annoncer un véritable talent, qu'on est fâché de voir se perdre presque tout entier dans des disputes vaines, et dans des recherches que les découvertes de Descartes rendaient superflues.

Ily avait alors au Collège royal une chaire fondée par Ramus, et qui tous les trois ans revenait au concours. Le professeur proposait des problèmes, et si quelqu'un les résolvait mieux que lui, le professeur était obligé de lui céder sa place. Cette institution, qui ne subsiste plus, était excellente dans un temps où la rareté des livres rendait ces chaires également honorables et utiles. Les prix des académies, institués depuis, sont plus avantageux aux progrès des sciences, et excitent la même émulation, sans qu'on ait à craindre le reproche, toujours odieux, d'avoir dépouillé quelqu'un de sa place. Roberval conserva cette chaire jusqu'à la mort; et c'était, disait-il, pour en être plus sûr qu'il gardait ses découvertes dans son portefeuille. Mais il en avait encore une

autre raison : il sentait avec peine la supériorité de Descartes, et même de Fermat; ne pouvant prétendre au premier rang, il voulait du moins que ce mystère cachât son infériorité. Peut-être même espérait-il trouver, parmi les envieux de Descartes, des hommes qui lui donneraient la préférence : car souvent on se plaît à élever un mérite inconnu, qu'on peut mettre à telle place qu'on veut sans blesser ses propres prétentions, tandis qu'on rabaisse les talents dont l'éclat nous humilie. Cette vanité malentendue nuit à la réputation et au repos de Roberval. S'il avait étudié la géométrie de Descartes, au lieu de la combattre, il aurait été le premier parmi ses disciples; et cette gloire eût mieux valu sans doute que le triste honneur d'avoir été son ennemi plutôt que son rival. Pourquoi faut-il que tant d'hommes, faits pour contribuer aux progrès des sciences, perdent, à combattre un homme supérieur, les forces qu'ils ne devraient employer que contre la résistance de la nature? Pourquoi faut-il qu'ils sacrifient si misérablement, à une petitesse d'amour-propre, l'intérêt des sciences et celui de leur véritable gloire?

Roberval mourut en 1676. Ses ouvrages, recueillis par l'abbé Gallois, son ami, sont imprimés dans les anciens Mémoires de l'Académie. Dans ses méthodes, presque toujours obscures et embarrassées, on ne peut cependant méconnaître l'empreinte du génie.

Malgré un amour-propre facile à blesser, et qui ménageait peu celui des autres, Roberval eut des amis. Sans parler du père Mersenne, qui, ne pou-

vant avoir de réputation par lui-même, voulait mêler son nom à tous les noms célèbres, ni de l'abbé Gallois, qu'unissait avec lui une haine commune pour les découvertes nouvelles, Pascal le père fut constamment son ami, et cela seul prouve que Roberval eut des vertus.

ÉLOGE DE FRENICLE (1).

NICOLAS FRENICLE DE BESSY, conseiller à la cour des monnaies, fut un des premiers académiciens.

On trouve un grand nombre de magistrats dans la liste des savants de cet âge. La gravité de leur état ne leur permettait ni les divertissements bruyants de la noblesse militaire, ni la société des femmes. Ils n'étaient point forcés à ces longues distractions qu'entraînent les petits devoirs imposés aux gens qui vivent dans le monde; ainsi ceux des magistrats qui avaient trop d'activité pour que les douceurs de la vie domestique pussent leur suffire n'avaient alors d'autre délassément que l'étude, et ils osaient publier le fruit de leurs travaux, sans craindre de paraître avoir des moments de loisir. L'importance, ce moyen de remplacer le crédit ou le mérite, n'a pu devenir une charlatanerie commune que depuis le temps où tous les oisifs d'une capitale sont venus à ne former qu'une grande société, si étendue et si fri-

(1) Voyez la *Vie de Descartes* par *Baillet*.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Avertissement.....	1
Éloge de la Chambre.....	1
— de Roberval.....	5
— de Frenicle.....	12
— de l'abbé Picard.....	15
— de Mariotte.....	23
— de Duclos.....	33
— de Blondel.....	39
— de Perrault.....	43
— d'Huyghens.....	54
— de Charas.....	72
— de Roëmer.....	76
Liste alphabétique des membres de l'ancienne Académie... ..	82
Essai d'une histoire des correspondants de l'Académie royale des sciences.....	93
Rohaut.....	94
Bartholin.....	96
Boyle.....	104
Bellini.....	106
Cowper.....	108
Pitcarne.....	109
Flamstead.....	113
Leuwenhoeck.....	117
Cheselden.....	120
Peyssonnel... ..	122
Bianchi.....	125
Muschenbroek.....	<i>ib.</i>

	Pages.
Klingenstierna.....	127
Le Cat.....	130
Le P. le Seur.....	<i>ib.</i>
Le docteur Bevis.....	137
Éloge de M. Fontaine.....	139
— de M. de la Condamine.....	156
— de M. Trudaine.....	206
— de M. de Jussieu.....	238
— de M. de Bourdelin.....	270
— de M. de Haller.....	282
— de M. Malouin.....	320
— de M. de Linné.....	332
— de M. de Jussieu.....	357
— de M. le comte d'Arci.....	370
— de M. Lientaud.....	391
— de M. Bucquet.....	410
— de M. Bertin.....	433
— de M. de Courtanvaux.....	456
— de M. le comte de Maurepas.....	466
— de M. Tronchin.....	498
— de M. Pringle.....	513
— de M. d'Anville.....	528
— de M. de Bordenave.....	540
— de M. Bernoulli.....	545
— de M. de Montigni.....	580
— de M. Margraaf.....	598
— de M. Duhamel.....	610
— de M. de Vaucanson.....	643
— de M. Hunter.....	661